

L' Abeille.

VOL. 1.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 30 JUIN, 1849.

No. 40

POÉSIE.



HOC ERAT IN VOTIS.

POUR LA FÊTE DE ST. JEAN-BAPTISTE.

Que ne puis-je en ce jour, aux vers donnant la loi,
Faire entendre en tout lieu des chants dignes de toi !
Où, je te chanterais, ô ma douce patrie !
Comme le fils bien né d'une mère chérie
Qui va louant toujours l'objet de son amour,
En vers harmonieux je dirais tour à tour,
Et les faits merveilleux de ta brillante histoire ;
Et les lieux renommés, qui gardent la mémoire
De tant de noms chéris, dont le doux souvenir
Doit passer d'âge en âge aux siècles à venir ;
Et les champs glorieux qu'illustra la vaillance ;
Et les prés émaillés, si chers à mon enfance.
Tantôt, comme Virgil, sur le doux chalumeau,
Je chanterais la paix, les plaisirs du hameau ;
Nos épaisses forêts et nos riches campagnes ;
Le Huron poursuivant l'Éclair sur les montagnes ;
L'enfant qui de l'hiver brave tous les frimats
Et guide son traineau sur un lit de verglas ;
Ou sillonne en tous sens l'éclatante surface
Qu'offre aux légers patins un brillant pont de glace.
Quelquefois j'oserais, d'un style plus pompeux,
Peindre du St. Laurent le cours majestueux ;
Et bien, sans redouter l'infortune d'Icare,
Et suivant dans son vol le sublime Pindare,
Chanter de nos guerriers le nombreux bataillon
Triomphant et vainqueur aux champs de Carillon ;
Monté sur et serré par, que la valeur entraîne,
Tout couverts de leur sang succombant dans la plaine.
C'est alors que vos noms, célébrés dans mes vers,
Iraient de bouche en bouche au bout de l'univers,
Châteauguay, Maricourt, Sérigny, d'Iberville,
Ste. Hélène, Longueuil, et vous braves Bienville !
Famille de héros que les plus durs climats
Virent jadis gaiement affronter les combats.
Mais toi, Salaberry, comment à ta mémoire
Rendre un juste tribut de louange et de gloire ?
Et comment dignement de tes trois cents guerriers
Publier la valeur et les nobles lauriers ?
Ma Muse à le tenter serait même inhabile ;
Pour un si beau sujet il faudrait un Virgile.
Toutefois j'essaierais de louer vos vertus
Et vos noms à jamais de gloire revêtus,
Généreux fondateurs, vrais amis de l'enfance,
Pour qui le Canada, plein de reconnaissance,
Gardera souvenir à son amour égal ;
Où, vos noms, précédés de l'immortel Laval,
Seraient partout bénis et répétés sans cesse.
Avec le même amour et la même allégresse,
J'exalterais ces noms tant bénis autrefois :
Manne, Youville et puis cette aimable Bourgeois,
Ange de charité, gloire de ma patrie.
Je ne t'oublierais pas pieuse La Peltre !
Ton nom réveille en moi de trop doux souvenirs :
Ma Muse à le louer charmerait ses loisirs,
Que ne puis-je te peindre, auprès du monastère,
A la religion prêtant ton ministère ?
Quand au pied de ton arbre on voyait à ta voix
La fille du Huron, sortant du fond des bois,
Se changer tout à coup en timide colombe ?
Oh ! de combien de fleurs je chargerais ta tombe !
Puis, quittant ces sujets, sur le rivage errant,
Qu'il me plairait le soir, aux bords du St. Laurent,
De prêter en silence une oreille attentive
Aux chants du matelot que répète la rive !
De contempler souvent, au loin fendant les flots,
De joyeux Canadiens dans leurs légers canots,
Et la lune argentant de sa clarté féconde
Mille objets répétés dans le cristal de l'onde !
Oh ! oui, qu'il me plairait de composer alors,
Pour dire ces beautés, les plus tendres accords !
Combien de fois aussi, dans un riant bocage,
Écoulant des oiseaux l'agréable ramage,
Aleur chant doux et mélancolique mêlé à ma voix,
Pour faire retentir les échos de nos bois !
Puis, variant les sons de mon humble musette,
Paisiblement assis sur la naissante herbe,
Ou suivant en jouant les replis d'un ruisseau,
Des jardins et des champs je peindrais le tableau.

Et comme l'abeille
Qui, de fleur en fleur,
Filtant la corbeille
Et flairant l'odeur

Des parfums de Flore,
Et, même du jour
Prévenant l'aurore,
Revoit tour à tour
Les beautés nouvelles
Qui, dans le jardin,
Renaissent plus belles
Au frais du matin ;
Ma Muse légère
Ainsi volerait
Parmi la fougère,
Et là chauterait
La riche verdure
Qui, de son manteau,
Revêt la nature
D'un éclat nouveau :
Toutes les merveilles
Des jardins, des prés,
Les roses vermeilles,
Les oeillets pourprés,
L'humble violette,
Le narcisse en fleur
La blanche pâquette,
L'agréable odeur
Du lilas nouveau,
Embaumant l'enceinte
D'un riant berceau,
La sombre hyacinthe ;

Tous les trésors enfin que les tendres zéphirs
Font éclore au printemps au gré de nos desirs ;
Et les fruits abondants que nous offre l'automne ;
Et les champs jaunissants que, plein d'espoir mois-

sonne

Le joyeux laboureur, suivi de ses enfants,
Seraient aussi l'objet de mes rustiques chants.
Mais où m'emporterai-je une folle rêverie ?
Pourquoi ces vains desirs de louer ma patrie ?
Adieu, vœux impuissants ! mon esprit désormais
Va, pour se consoler, former d'autres souhaits.
« Prospère, O Canada, grandis long-temps encore.
Fais-toi des malheurs que l'Europe déplore
Ignorer à jamais les funestes excès !
Puisses-tu détourner les rapides progrès
De cet esprit nouveau dont le sombre délire
A renversé tout ordre exerce son empire !
A l'ombre du drapeau de la fière Albion
Attends en paix l'instant où, comme nation,
Sous l'égide du Dieu modérateur suprême,
Tu pourras, libre enfin, te gouverner toi-même »
Oh ! si le ciel propice écoute tous mes vœux,
Que mon pays alors sera riche et heureux !
D'autres célébreront son bonheur et sa gloire ;
Je n'irai point contre eux disputer la victoire.
Puisque du don des vers le ciel sage et discret
Me condamne à toujours ignorer le secret,
Froid versificateur, sans génie et sans verve,
Je ne veux plus rimer en dépit de Minerve.
Mais si plus tard sa voix, réveillant mon ardeur,
M'appellait à mourir ou vaincre au champ d'honneur,
Digne fils des héros que guidait d'Iberville,
Et comme eux méprisant une crainte servile,
J'irais, je volerais au milieu des combats.
Du belliqueux clairon les sonores éclats
Sous nos drapeaux vainqueurs nous appelant aux armes,
Pour moi dans ce grand jour auraient autant de charmes
Que les sons doux et doux de l'humble chalumeau,
Qui module le soir les chants gais du hameau ;
Car ma seule devise et mon plus beau partage,
Ma gloire et mon bonheur, en tout temps, à tout âge,
Sera toujours d'aimer, de défendre à la fois
Nos institutions, notre langue et nos lois.

LA ST. JEAN-BAPTISTE D'AUTRE FOIS.

1646—Le 23 se fit le feu de la St. Jean sur les 8 h. du soir ; M. le gouverneur envoya Mr. Trouquet pour savoir si nous irions : nous y allâmes le trouver, le P. Vimont et moy dans le fort ; nous allâmes ensemble au feu ; M. le gouverneur l'y mit, et lorsqu'il le mettoit, je chantai le *Ut queant laxis* et puis l'oraison. Mr. de St. Sauveur n'y étoit point ; il l'y fait l'inviter une autre fois : on tira 5 coups de canon et on fit deux ou trois fois la dé-

charge de mousquets : nous en retournâmes entre 9 et 10.

1648—Le 23, le feu se fit comme à l'ordinaire, j'y assistai, ie P. le Jeune et le P. Greslon. Mr. le gouverneur me vint quérir sur les 8 heures et demie, nous allâmes promener en son jardin, et sur les 9 heures et demie nous allâmes au feu, Mr. le gouverneur le mit à son ordinaire ; j'y chantai l'*Ut queant laxis*, après le feu mis, le *Benedictus* et l'oraison de St. Jean ; le *Domine salvum fac regem* et l'oraison du roi ; le tout sans surpris, nous en retournâmes à 10 heures.

1649—On ne fit point de feu à la St. Jean aux 3 rivières, le gouverneur prétendant que le magasin le devoit faire et le magasin s'en remettant au gouverneur ; on en fit à Québec ; ce fut le P. Vimont au défaut d'autre.

1650—le 23, le feu de la St. Jean, duquel je m'excusai, prévoyant qu'on m'y feroit mettre le feu à l'ordinaire, et ne jugeant pas à propos de laisser courir cette coutume qui n'avait point été pratiquée du temps de Mr. de Montmagny et ce fut M. le gouverneur qui y mit le feu, le P. La-place y assista en surplis et estole avec St. Martin pour y chanter le *Te Deum*.

1666—le 23, la solennité du feu de la St. Jean se fit avec toutes les magnificences possibles, Monseigneur l'Évêque revêtu pontificalement, avec le clergé, nos frères en surplis etc., etc. Il présente le flambeau de cire blanche à Mr. de Tracy qui le lui rend et l'oblige à mettre le feu le premier, etc., etc.—*Journal des Jésuites*.

L'origine de ce feu de joie est très ancienne, puisque St. Bernard dit qu'elle a été pratiquée même parmi les payens. Dans plusieurs diocèses de France, comme Paris, Lyon, Reims cet usage étoit fort ancien ; en Canada, il paraît avoir été établi des l'origine de la colonie et n'a cessé que vers 1820.

Cette cérémonie, dit un petit imprimé de 1665, d'où sont extraits les détails suivants, a été établie parcequ'il est dit de St. Jean Baptiste : *Multi in nativitate ejus gaudebunt* ; et l'on témoignait cette joie par le feu, 1^o parceque le feu a été estimé le symbole de la divinité, et que St. Jean est venu annoncer la venue d'un Dieu, 2^o parceque le feu a toujours été la marque extérieure de la joie publique, 3^o